Laurence Rosier, *Petit traité de l'insulte*. Loverval : Éditions Labor, 2006, 103 p.

Françoise Dufour

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/861>

DOI : 10.4000/praxematique.861

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 256-259

ISBN : 978-2-84269-837-9

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Françoise Dufour, « Laurence Rosier, *Petit traité de l'insulte*. Loverval : Éditions Labor, 2006, 103 p. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 48 | 2007, document 14, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/861> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.861>

Laurence ROSIER

PETIT TRAITÉ DE L'INSULTE

Loverval : Éditions Labor, 2006, 103 p.

Dans le prolongement d'un ouvrage co-signé avec P. Ernotte, *Le Lexique clandestin* (2000, Bruxelles, Duculot), le *Petit traité de l'insulte*, petit livre bref et accessible pour les non-spécialistes, propose d'analyser le fonctionnement discursif de l'insulte, sous l'angle de ses implications sociales : « L'insulte comme analyseur social qui révèle la manière dont une société pense la différence » (p. 6). Le choix de cet objet discursif s'inscrit dans la démarche historique de l'Analyse du Discours d'articuler les « pratiques langagières, discursives, sociales

et idéologiques du rapport à l'autre » (Rosier, 2005, *Marges linguistiques* 9, p. 162). Il contribue également à son renouvellement, notamment par l'ouverture à la diversité des productions discursives, orales, atypiques et « clandestines », qui constituent les corpus de prédilection de L. R. (potins, ragots, commérages, rumeurs), dans la perspective de la mise sur pied d'une « théorie de la circulation des discours » (*ibid.*).

Attachée à la tradition rhétorique et littéraire : maîtrise verbale, sens de la répartie, bons mots..., l'insulte répondrait à une nécessité sociale de civilité en canalisant la violence physique. Peut-on pour autant parler d'un « bon usage » de l'insulte (chapitre 1) ? La pratique humoristique et folklorique, celle de la langue « verte » de la place publique, convoque des valeurs d'inversion du bon usage. Cette pratique ludique de l'insulte ritualisée dans certains groupes sociaux est l'objet d'analyses sociolinguistiques (Labov) et ethnographiques (le « parler jeune des banlieues »). L'insulte est un moyen de construction identitaire et de contestation de l'ordre établi. Cet aspect contestataire est largement mobilisé dans l'insulte politique, qui revendique le « parler vrai » contre la langue de bois et le « politiquement correct ». Ces différentes vertus de l'insulte occultent la violence de ses effets performatifs : elle a pour vocation de faire réagir l'insulté, en le provoquant, en le déstabilisant, en l'humiliant. Elle évite le passage à l'acte, mais produit des blessures identitaires. Elle vise à discriminer l'autre, sur des critères sexuels ou racistes. C'est cette fonction sociale de l'insulte qui est l'objet d'analyse de L. R. : « l'insulte verbale et *ad hominem* [...] qui équivaut à la stigmatisation d'une classe [...] par assignation identitaire subie et imposée, pourvue d'une valeur négative » (p. 35).

L'approche lexicale de l'insulte échoue à fournir des définitions précises et univoques des différents termes, donnés comme synonymes par les dictionnaires — *diffamation*, *calomnie*, *insulte*, *injure* (chapitre 2). La pénalisation juridique fonde ses critères de différenciation, essentiellement, sur la base des actes. Il s'avère que les insultes racistes, par exemple, donnent lieu à condamnation, plutôt sur la base de l'incitation à la haine, comme intention d'acte, que sur la stigmatisation identitaire, qui relève du fonctionnement idéologique. Bien que l'étymologie des termes insultants renvoie, pour certains — *insulte*, *injure* — à des actes producteurs de dommage physique, et de façon générale à des actes néfastes à autrui, le sens commun ne retient pas cet aspect, en minimisant le pouvoir des mots et la force des discours.

L'analyse des formes linguistiques de l'insulte (chapitre 3) met en évidence la nécessité d'une analyse discursive. S'il existe en effet un répertoire de termes spécifiquement insultants, l'insulte peut prendre n'importe quelle forme linguistique, en fonction du contexte et des interactants : l'usage déplacé des pronoms *tu* et *vous*, par exemple. En ce sens, d'un point de vue pragmatique, l'insulte peut être rapprochée des appellatifs et des termes d'adresse producteurs de catégorisation sociale ou ethnique et de rapports de places.

Néanmoins, on observe certaines régularités de formes et de constructions : suffixations péjoratives (*-ard*, *-asse*), suite de mots sur le modèle récursif, formule, constructions intensives, enclosures classifiantes — *espèce de* — ou prédictions adjectivales — *sale*, *mauvais* — qui confèrent un sens péjoratif aux termes auxquels ils sont accolés. À la différence de l'enclosure *sorte de*, *espèce de* fonde une insulte catégorisante de type essentialiste, en raison de l'effet métaphorique produit par l'usage *espèce animale*, *humaine*. Sont également utilisées les figures de la *métonymie* : réduction de l'individu à un seul de ses traits (couleur de peau : un *jaune* ; pratique culturelle : un *spaghetti*), qui caractérise l'insulte *ad hominem*, et de l'*antonomase* : noms propres originaux ou déformés, prénoms qui stigmatisent une classe (un *Mohammed*).

La mémoire d'un terme insultant apporte avec lui sa charge sémantique, mais le sens d'une insulte est largement façonné par le contexte d'usage (chapitre 4), que les dictionnaires oblitèrent dans leurs définitions neutres. Neutralité qui constitue, selon L. R., « la forme la plus subtile de l'idéologie » (p. 55). La plupart des insultes ne prennent leur sens qu'en contexte : c'est le cas par exemple du terme *con*. Les emplois hypocoristiques — *petit con* (vs *sale con*), *espèce de petite crapule* — amoindrissent la portée insultante, au profit de la connivence affectueuse. Cependant, le mode hypocoristique, l'ironie, comme les antiphrases réactivent le noyau de sens péjoratif et contribuent à diffuser la charge idéologique d'une catégorisation discriminante — c'est pourquoi L. R. préfère parler de « semi-hypocoristique » (p. 63). La chaîne de la mémoire peut parfois être rompue : cas de *bougnoule*, dont la portée insultante a pu être reconnue ou non juridiquement, selon la résonance produite par l'écho raciste enregistré dans la mémoire discursive (p. 61).

Les juristes sont conscients du rôle du contexte, mais méconnaissent

la force perlocutoire de l'insulte : sa capacité à blesser. Pour L. R., « l'insulte est par essence une haine raciale » (64). Et c'est dans son association avec la stigmatisation d'un groupe que se re-définit l'insulte (chapitre 5). Son fonctionnement est à rapprocher de celui des stéréotypes : une catégorisation essentialiste, qui réduit un individu à un trait idéologique, qu'il soit social (*ouvrier, chômeur*), ethnique (*arabe*) ou ontologique (*con, pétasse*). Les trois stéréotypes « ethno-type » (Lafont), « sociotype » (Bres), « ontotype » (Rosier) peuvent se superposer, par exemple dans le sexotype. Des termes *a priori* non axiologiques, comme *arabe* ou *communiste*, peuvent fonctionner comme des insultes, si un programme de sens a enregistré un prédicat négatif dans des énoncés antérieurs. Le prédicat n'a alors plus à être énoncé lors de l'actualisation. Ainsi, selon les paramètres de l'interaction, les insultes produisent des effets différents (chapitre 6) : de l'instauration d'un rapport de dominance à la connivence au détriment d'autrui.

Produite et façonnée oralement dans des lieux de socialisation (famille, école, cafés, clubs sportifs), l'insulte est amplifiée par les sanctions juridiques, qui la portent sur la place publique et participent ainsi activement à sa médiatisation : presse, Internet, publicité, médias audiovisuels... Ces lieux médiologiques de transmission et de mémoire (p. 81) assurent la circulation des insultes spontanées de la sphère privée et les pérennisent (chapitre 7).

L'insulte représente un cas d'école pour les analystes du discours. Cet objet social et langagier met en évidence le rôle actif du discours dans le processus de classification sociale : le discours comme lieu de production d'une discrimination de type racial. « Mot-action » (p. 101), il « interpelle » les locuteurs sur des bases idéologiques d'essentialisation. L'approche socio-discursive de l'insulte proposée par le *Petit traité* constitue un objet des plus stimulants pour les analystes du discours. Les analyses s'adressent également aux hommes de loi, qui peuvent y puiser des éléments pour une redéfinition juridique de l'insulte ainsi qu'à tout citoyen qui veut comprendre ce que « parler veut dire ».

Françoise DUFOUR
Praxiling